Book Reviews Comptes rendus

René Hoven. *Lexique de la prose latine de la Renaissance*. Leiden - New York - Cologne, E. J. Brill, 1994. Pp. xxxii, 427.

Dans un contexte d'intérêt croissant pour les études néo-latines, l'ouvrage de René Hoven veut remédier pour sa part au "manque criant d'instruments de travail adéquats" déploré par le chercheur comme par l'étudiant; il se limite, comme le titre l'indique, à la prose de la Renaissance, première période, la plus féconde et de loin, de la littérature néo-latine. Il laisse à d'autres l'examen du vocabulaire poétique.

D'un maniement facile, le *Lexique de la prose latine de la Renaissance*, auquel les éditions E.J. Brill "offrent l'enseigne prestigieuse de leur Maison: *Tuta sub aegide Pallas*" répond à toutes les normes qui puissent lui garantir une intéressante longévité: papier résistant, carton fort, toile de qualité, gardes solides, etc. Il est avant tout, dans sa démarche et dans son contenu intellectuels, d'une clarté exemplaire, d'une saine pédagogie et d'une haute vertu didactique.

J'entends par là que le lexique lui-même (pp. 1-388), à la suite du mot recensé, aligne toujours selon leur ordre et leur nature les données les plus constantes qui le concernent: la signification, l'auteur, l'oeuvre, l'origine, le premier emploi ou la première acception selon le cas, etc. Ainsi se trouve reproduit en toute fidélité le modèle initial décrit dans l'introduction (pp. vii-xiii). On comprend, du même coup, le sens et l'utilité que peuvent avoir pour l'usager les trois types de repères soigneusement disposés qui complètent ces premières pages: "Auteurs et textes latins de la Renaissance" (pp. xiv-xxvii), "Abréviations et signes conventionnels" (pp. xxix-xxx), "Bibliographie" (pp. xxxi-xxxii). Pour faire bonne mesure en un supplément bienvenu, des "listes annexes récapitulatives" (pp. 389-427) regroupent, pour répondre à des besoins plus particuliers, qui des mots d'origine non-latine, qui des diminutifs, qui des mots classés d'après certains suffixes ou terminaisons; trois séries qui se divisent et subdivisent encore à l'envi, avec une insistance qui va de soi, dans la première, sur les mots d'origine grecque.

Bref, le "Lexique" est de consultation aisée, parce que le fil conducteur y est défini sans équivoque et que l'exécution y répond exactement à l'intention: le vocable

identifié comme une “création néo-latine” — mot nouveau ou doté d’acception nouvelle — reconduit, par des étapes connues, au créateur, à l’oeuvre, à l’édition, à la page, sinon parfois même à la ligne.

Mais qu’est-ce, au juste, qu’une création néo-latine? En d’autres termes, comment cerner de frontières précises le domaine que l’on entend couvrir? Car l’instrument proposé ne doit pas faire double emploi avec un autre existant déjà, ni empiéter inconsidérément sur les terres d’autrui. C’était là sans doute le vrai défi, au regard duquel être simplement logique et conséquent avec soi-même peut paraître encore d’un mérite assez mince. Délimiter son sujet propre, établir fermement son postulat sur des bases historiques solides et sur les distinctions essentielles: latins classique, tardif et médiéval — ancêtres présumés du néo-latin —, telle est la difficulté dont la solution exigeait les dons de l’enseignant et le savoir de l’érudit. À elle s’attaquent les premières pages de l’“Introduction,” les plus persuasives et les plus instructives.

C’est, de plus, le grand mérite de René Hoven d’avoir donné leur juste place en son *Lexique* à chacune des trois traditions classique, patristique et médiévale, dans lesquelles s’enracine le développement du néo-latin de la Renaissance. Certes, le latin classique est omniprésent chez les humanistes, même philosophes. Leur écriture, en général, sert de véhicule à une littérature qui promeut l’éducation classique et se doit de donner sans cesse l’exemple. À ce sujet, René Hoven était bien conscient de n’avoir pas à réinventer la roue. C’est en toute modestie, à la fois, et en toute vérité, qu’il présente son *Lexique* comme un simple supplément au *Dictionnaire latin-français* de Félix Gaffiot, d’un usage si répandu, et qui, “pour le latin de l’Antiquité, répond dans une large mesure aux mêmes critères” (exigences scientifiques et consultation aisée). C’est là, du moins, le seul dictionnaire qu’il avoue prendre pour base, ce qui ne l’empêche pas de situer son propre ouvrage avec un surcroît de précision en rapport avec la littérature lexicologique existante. Des 8 500 mots que compte son *Lexique*, 7 100 ne sont pas signalés par Gaffiot, même si l’on peut supposer aisément qu’un grand nombre d’entre eux se greffent, par composition ou dérivation, sur des mots du latin classique. Mais les 1 400 mots qui restent, définis comme des “acceptions nouvelles” d’un mot existant déjà dans le latin classique appellent des remarques particulièrement intéressantes, en continuité directe avec les propos précédents sur les “ancêtres présumés” du néo-latin.

Gaffiot ayant consacré son effort principal à un inventaire exhaustif, si possible, des mots de la langue classique, l’on peut raisonnablement s’attendre à ne pas trouver chez les humanistes un seul de ces vocables qu’il n’ait pas répertorié. C’est à peine si le *Thesaurus linguae latinae* complété, pour les dernières lettres de l’alphabet, par le *Totius latinitatis Lexicon* de Forcellini, permet de le prendre en défaut pour 30 mots du latin classique dotés d’une “acception nouvelle,” i.e. devenue ou redevenue courante chez les humanistes, après avoir été attestée, plus ou moins exceptionnellement, par quelque auteur latin de la période classique.

Pour ce qui est du *latin tardif*, dont Gaffiot ne se fait qu’un objectif secondaire, allant même jusqu’à le qualifier de “latin de la décadence,” l’on peut s’attendre à trouver dans le *Lexique* un nombre notablement plus grand de ces “acceptions

nouvelles.” En fait, Hoven nous en signale 850, “après recours au *Thesaurus* et au dit supplément, ainsi qu’aux ouvrages de A. Blaise (I -*Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*) et d’A. Souter (*A Glossary of Later Latin to 600 A.D.*).” Nombre nettement plus élevé, mais qui n’a rien d’étonnant: nous sommes à l’époque des Pères de l’Église, “dont les oeuvres ont été lues abondamment à la Renaissance.”

L’étonnant, c’est que le nombre de ces “acceptions nouvelles” atteint les 1 600 pour le latin médiéval. À signaler aussi qu’elles sont des mieux attestées, grâce à l’effort considérable déployé en ces dernières années pour en explorer le vocabulaire “extrêmement diversifié.” Cinq dictionnaires sont alors mis à contribution pour ce travail de rigueur et de minutie: ceux, respectivement, de Niermeyer, Blaise (Blaise II), Baxter, Fuchs et du Cange. N’est-il pas dès lors évident que l’originalité du néo-latin de la Renaissance est avant tout d’ordre sémantique, et que le *Lexique* de René Hoven a pu le manifester en retraçant avec un tel soin “la période de la latinité où tel mot a été employé pour la première fois dans un tel sens donné?”

Dans cet ouvrage, donc, le premier du genre, il faut louer le courage et, plus encore, l’intelligence du pionnier. Parmi tant d’auteurs appartenant à toute l’Europe occidentale et centrale, Hoven pouvait certes dénombrer quelques “*minores*” dont il lui suffisait de “lire quelques pages présentées dans des anthologies”: histoire d’élargir l’éventail et de mieux faire réaliser l’extrême variété des genres explorés, comme des différentes régions où fleurit l’humanisme. Mais imagine-t-on la somme de labeur nécessaire à qui veut dépouiller les *Opera omnia* d’Érasme, de More, de Pic, de Budé, de Luther, etc.

Fruit d’un “travail individuel de longue haleine,” le *Lexique* vaut plus encore pour les questions pertinentes qu’il a su poser à tous ces textes, pour la distinction qu’il a su faire entre les deux groupes de créations linguistiques qui le composent, ainsi qu’entre les traitements différents que chacun requiert. Repérer une bonne quantité de néologismes dans la prose de la Renaissance n’est peut-être pas le plus difficile, même si le *Lexique* peut en tirer sa plus grande utilité dans l’immédiat. Ils prolifèrent, par exemple, sous la plume de Budé, qui en est sans doute le plus grand fournisseur, pour trois raisons bien simples: plus que personne de son temps, il connaît de façon très concrète — et tient sans cesse à nous le rappeler — tant le grec que les institutions romaines — juridiques surtout — et les normes courantes selon lesquelles se font en latin et en grec la dérivation, la composition et transformation des mots. Le moment venu de classer en catégories distinctes ses inventions verbales et celles de ses pairs, les dites “Listes annexes récapitulatives” suffisent amplement. C’est affaire de morphologie pure et simple. Quand il s’agit, par contre, d’acceptions nouvelles, c’est affaire de sémantique. Chaque cas devient facilement un cas d’espèce, dont l’origine plus mystérieuse doit remonter au-delà des conventions grammaticales et des réminiscences littéraires. L’enquête, ici, s’alimente à l’histoire, surtout à celle de la pensée. C’est pour l’avoir si bien menée, croirions-nous, que René Hoven, en son *Lexique*, fait beaucoup plus que compléter le Gaffiot, n’en déplaise à sa modestie.

ROLAND GALIBOIS, *Université de Sherbrooke*